

Droits de passage à Kanawake :

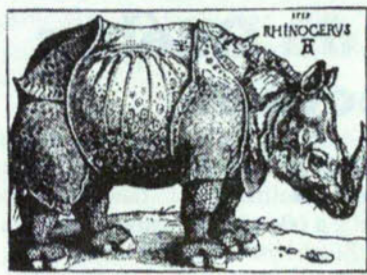
Blancs : 10 \$

Métis : 5 \$

Lutteurs : gratis

Un inédit de
Jacques Ferron

p. 5



Le Couac au Mondial

Le sang dans les rues

LENS (France) - Dans les rues de Lens, des débris de verre au sol. Un policier aussi, tombé au « combat », qui gît dans une mare de sang. Le sien. Des hooligans — allemands ceux-ci — ont décidé de « colorer » les célébrations de la Coupe du monde de leur peinture néo-nazie.

Par centaines, ils ont traversé le Rhin pour provoquer, agiter, saccager. Le match de première phase du Mondial entre l'Allemagne et la Yougoslavie, auquel ils ne portent aucun intérêt, leur servira de tremplin médiatique. À quoi bon faire les durs si la presse n'en parle pas. La presse mondiale est là. Les Anglais n'ont pas le monopole de la bêtise.

Les casques, les matraques, les armures, les pistolets à gaz lacrymogène : les policiers ont déployé leur artillerie anti-émeute. Ils ne laissent passer que les détenteurs de billets, à quelques centaines de mètres du stade Félix-Bollaert. Autour de ce périmètre, beaucoup de touristes japonais, floués par de faux vendeurs de billets, cherchent une place, même à fort prix. Et puis les fiers « envoyés spéciaux » de la race aryenne s'amènent pour casser du policier lennois.

Le policier que j'interroge est circonspect. Nerveux. Dépassé. Il n'y a pas eu de provocation de la part des forces de l'ordre, comme c'est parfois le cas dans les circonstances. Il est clair pour tous que les hooligans du jour ne sont pas de véritables fans de foot. Ils n'en ont rien à foutre, justement. Ils sont venus pour tout casser. Point.

Les Lennois — dont la réputation de meilleur public de soccer de France est incontestable — ne peuvent rien à cette montée de violence. Au stade, comme toujours, l'ambiance est presque bon enfant. Les tribunes populaires ne grondent que de joie, comme au précédent match Jamaïque-Croatie. Les supporters, en fait, ont tout pour être contents. Un match superbe — le plus élégant de la première phase — se termine par un nul de 2-2. L'euphorie malsaine de l'émeute du stade olympique, après le spectacle écourté des groupes heavy Metallica et Guns and Roses en 1992? À cent mille lieues... Les bandes de voyous de la rue Sainte-Catherine, après la finale de la Coupe Stanley en 1993? En plus violent encore.

De mon siège près des hordes de supporters allemands qui scandent à tue-tête leurs encouragements, je ne peux savoir qu'un homme va peut-être payer de sa vie la bêtise de quelques centaines de fauteurs de trouble. Quittant comme des moutons le stade, la plupart des spectateurs ratent d'ailleurs tout du gâchis des « hools » allemands, un peu plus loin au centre-ville. Domage pour le reste de la fête. Il y avait vraiment une bonne ambiance à Lens, sympathique ville maniaque de « foot ».

MARC CASSIVI

Belle jambe

On a dit que la course de Surin contre une voiture de course avait permis à la machine de battre l'homme. C'était pourtant, et une fois de plus, l'argent des promoteurs qui a vaincu le sens de discernement du public... et des journalistes.

Le Couac

Un drôle d'oiseau



Vol. 1 • no 10

Juillet 1998

1,99 \$

USA - IRAN

On l'attendait depuis longtemps cette joute opposant l'Iran aux États-Unis, à la coupe mondiale de soccer. Le Pentagone aussi, apparemment, puisque sur la chaîne américaine ABC, le public a eu droit à deux publicités de recrutement de l'armée américaine. Bel esprit sportif, les G.I.

Analyse sportive

L'année dernière, les Québécois disaient que Jacques Villeneuve menait parce qu'il était le meilleur pilote. Cette année, les Québécois l'excusent d'avoir une si mauvaise saison car, dit-on cette fois, c'est la qualité de l'engin qui importe avant tout en course automobile. C'est prouvé : le patriotisme rend con comme un ballon.



Le ballon toujours aussi con Petite histoire du Mondial

En 1934, le Mondial devait « montrer à l'Univers ce qu'est l'idéal fasciste du sport »

L'histoire de la Coupe du monde de football est jalonnée d'événements significatifs et symptomatiques de la réalité politique d'un monde qui, sans cesse ballotté par la pub, oscille entre le capitalisme primaire et le fascisme sous toutes ses formes.

Ainsi, en diverses occasions, les dirigeants de la FIFA (Fédération internationale de football association) se sont compromis en permettant au fascisme (sous diverses formes) d'obtenir une vitrine qui légitime régimes politiques et idéologies totalitaires.

En 1934, la Coupe du monde a lieu en Italie. Le stade de Rome se nomme alors Stade du Parti fasciste et celui de Turin se nomme Mussolini. L'affiche officielle représente un footballeur le bras tendu. Le président de la Fédération italienne de football, le général Vaccaro, déclare que « le but ultime de la manifestation sera de montrer à l'Univers ce qu'est l'idéal fasciste du sport ». Pour cette Italie, l'organisation de cette compétition est une parfaite réussite propagandiste : le régime est légitimé par le soccer.

En 1938, la Coupe du monde a lieu en France. En Espagne, Franco est en passe d'imposer son totalitarisme, en Autriche l'Anschluss est décrété, l'Italie est toujours fasciste, des combats ont lieu en Chine... L'équipe nationale allemande participe à l'épreuve alors qu'elle comprend en son sein des joueurs autrichiens. En revanche, les Juifs en sont exclus. La FIFA officialise donc l'annexion de l'Autriche tout en légitimant les politiques agressives, racistes et antisémites des pays fascistes.

En 1942, l'Allemagne semblait la mieux placée, selon la FIFA, pour organiser la compétition. Elle n'aura pas lieu.

1978 est l'année de l'Argentine. Des centaines de millions de dollars sont dépensés par la junte militaire, alors que le pouvoir d'achat des travailleurs baisse de 65% lors des deux années précédentes. Entre 8 000 et 10 000 personnes sont assassinées par les forces de l'ordre. Les tortures se multiplient. En avril 1978, on recense 15 000 disparus. Le COBA (Comité d'organisation pour le boycott de l'Argentine) informe, mais rien n'y fait. Le soccer s'organise entre les camps de concentration.

Au-delà des exemples, la Coupe du monde a toujours été le théâtre de mani-



festations politiques. En 1930, l'Uruguay célèbre le centenaire de son indépendance. Les fêtes commémoratives se mélangent à la compétition. Le stade de la finale est le Stade du Centenaire. Le lendemain de la victoire est décrété fête nationale.

La défaite du Brésil lors de la finale de 1950 provoque des mouvements de foule au sein du plus grand stade du monde construit pour l'occasion : Maracana. Les blessés et les crises d'épilepsie ne se comptent plus. Enfin, les Brésiliens tentent d'écharper les joueurs de l'équipe uruguayenne.

En 1958, lors des éliminatoires, les Indonésiens refusent d'aller jouer à Tel-Aviv.



En 1962, la Coupe du monde est organisée au Chili, dans un pays alors dirigé par une oligarchie stable dont le point fort n'est pas la démocratie.

En 1966, en Angleterre, les pays d'Afrique, d'Asie et d'Océanie n'obtiennent à eux tous qu'un seul représentant.

En 1970, le Mexique organise la Coupe du monde. En 1968, des centaines d'étudiants sont assassinés sur la place des Trois-Cultures à Mexico. Durant le Jeux Olympiques, deux athlètes américains lèvent le poing ganté du Black Power. Cette compétition sert de rédemption au pays. Alf Ramsey, sélectionneur anglais, au moment de rencontrer l'Allemagne, rappelle la supériorité tant sportive que militaire de l'Angleterre.

C'est un univers carcéral et militaire que propose la Coupe du monde 1974. Les événements du Septembre Noir des J.O. de 1972 ne sont pas oubliés (12 morts à la suite de l'action d'un commando palestinien).

En 1986, la Coupe du monde est à nouveau organisée par le Mexique, mais, le 19 septembre 1985, un tremblement de terre fait plus de 20 000 morts. Le Mexique reste un pays politiquement et économiquement instable. Peu importe, la FIFA confie malgré cela l'organisation au Mexique.

En 1990, le Costa Rica décrète le 20 juin jour de la fête nationale pour son accession en huitième de finale en Italie.

1994 reste l'épreuve de la mondialisation de la compétition, de la réglementation et le support de la pensée unique et libérale dont Coca-Cola est l'un des grands pères.

Alors, que penser de la Coupe du Monde 1998, dans un pays en pleine crise politique, économique et sociale? Pourquoi ces dépenses? Serviront-elles au développement d'une citoyenneté réellement démocratique et responsable? Seront-elles des aides efficaces à l'emploi et à la socialisation?

LE COBOF
(Comité pour l'organisation
du boycott de la Coupe du monde
de football en France)
Avec la permission
de Charlie Hebdo

L'allocation universelle

Une utopie réalisable

Entrevue avec François Blais

L'allocation universelle permettrait de lutter contre la pauvreté sans lutter contre les pauvres. L'idée n'est pas neuve, puisque le livre blanc sur la fiscalité de Jacques Parizeau y faisait déjà allusion, mais malheureusement, à peine esquissée, le projet retourne immanquablement sur les tablettes. François Blais, professeur au département de science politique à l'Université Laval et membre du Basic Income European Network (BIEN), est l'un de ceux qui espèrent le remettre définitivement à l'ordre du jour.

En quelques mots, qu'est-ce que l'allocation universelle?

L'allocation universelle (ou encore revenu de citoyenneté, revenu minimum garanti, etc.) est un revenu versé inconditionnellement à chaque citoyen, individuellement, riche ou pauvre, de sa naissance à sa mort. Elle est non imposable et elle est financée entièrement par une taxation sur tous les autres revenus disponibles (de

l'emploi et du capital). Lorsqu'elle aura atteint son plein régime, l'allocation universelle pourra se substituer aux principaux mécanismes de sécurité du revenu actuels : aide sociale, prestations aux familles et aux retraités, subventions aux emplois et à la formation, crédits d'impôt aux particuliers, etc. Ce qui simplifierait notre système fiscal.

Pourquoi l'allocation universelle plutôt que l'aide sociale?

Les programmes comme l'aide sociale sont des programmes très désincitatifs au travail, parce que les prestataires, s'ils travaillent, doivent rembourser le mois suivant l'argent qu'ils ont gagné lorsque ce montant est inférieur à leur prestation. C'est en quelque sorte un taux de taxation marginal effectif de 100%. Cette aberration de notre fiscalité encourage bien entendu le travail au noir, la marginalisation, quand ce ne sont pas les activités criminelles. Ce piège a créé des générations d'assistés qui ont perdu bien malgré eux tout intérêt pour le

travail. Notre système fiscal a été mis en place pour un contexte d'activité très forte avec des salaires élevés, un contexte qui n'existe plus.

Comment l'allocation universelle arriverait-elle à ne pas désinciter au travail?

Il faut que les pauvres qui travaillent puissent garder ce montant inconditionnellement. Ainsi, ils augmentent toujours leur revenu net. C'est une incitation à travailler qui est douce et ce n'est pas du tout incompatible avec l'efficacité économique. L'allocation universelle permet ainsi de financer des activités faiblement rémunérées ou pas du tout rémunérées, mais indirectement, en donnant le pouvoir dans les mains du travailleur plutôt que dans celles du patron.

Comment financer cette allocation?

Le problème que l'on rencontre aujourd'hui peut être qualifié de problème d'intégration

- VOIR PAGE 4 : Une utopie -

Bien rond, bien con

Osez seulement dire que le Mondial de soccer est une immense bêtise. Osez, juste pour voir la réaction. On vous regardera tout de suite comme un intellectuel prétentieux qui n'aime pas le sport, question de faire différent de toute la planète. Alors ajoutez que, en fait, vous aimez bien le sport, et en l'occurrence le soccer. Alors on vous prendra pour un vrai fou.

Aimer le sport, dans la tête des gens, c'est aimer le regarder à la télé ou dans les gradins. C'est en somme se réjouir à l'idée d'avaler les messages abrutissants des publicitaires. C'est accepter de croire que le sport, tout comme la musique, adoucit les mœurs. C'est penser qu'en créant des stades, on crée des emplois.

Le Mondial correspond à la bêtise suprême. Pendant que le ballon roule sur le gazon, on se tape dessus, on lynche un policier, on s'arrache les yeux. On chante les vertus de sa nation une bière à la main.

Les autres joueurs sont forcément moins bons parce qu'ils sont noirs, américains, arabes, anglais, allemands... Et gare à celui qui commet une gaffe en défaveur de son équipe! Il risque une balle dans la tête. La partie se poursuivra longtemps après qu'elle soit finie, avec des culs de bouteilles, des bâtons et des gros bras.

Aussi con que la Coupe Stanley, mais à la puissance dix.

J.-F. NADEAU



Terre des bombes

Depuis que la guerre froide est terminée, la peur du nucléaire s'est comme évaporée. Les films tels *The Day After* ou *Le Soleil Noir* semblent bien loin. Les tests nucléaires souterrains effectués pas l'Inde et le Pakistan ont pourtant réveillé l'inquiétude, surtout que par un curieux préjugé, les Occidentaux ont tendance à croire que les pays du Tiers monde sont moins responsables que les puissances nucléaires du monde occidental. Le Couac a rencontré Michel Fortmann, professeur de science politique à l'Université de Montréal, spécialiste des questions militaires, et membre du Groupe d'Étude et de Recherche sur la Sécurité Internationale. Psychanalyse d'une planète atomique.

En quoi les essais nucléaires récents de l'Inde et du Pakistan changent-ils la donne nucléaire ?

Rappelons premièrement que les grandes puissances comme les États-Unis et la Russie ont conservé environ 75% des 30 000 têtes nucléaires déployées pendant la guerre froide. Rappelons également que nous vivions dans une fiction au sujet de l'Asie : la Chine et l'Inde sont des puissances nucléaires depuis des décennies et le Pakistan n'a fait qu'officialiser un état de fait.

Pourquoi cette démonstration de force ?

La logique nucléaire est très curieuse... Vous m'auriez demandé il y a trois mois si l'Inde et le Pakistan procéderaient à des essais nucléaires, j'aurais répondu : « Jamais de la vie ! Ce serait complètement idiot ! » Et pourtant, ils l'ont fait... Paradoxalement, l'arme nucléaire, quoique extrêmement puissante militairement, est avant tout une arme politique. Cette arme assure un prestige certain aux politiciens tant sur la scène internationale que régionale et nationale. Le problème, c'est qu'une fois qu'il est officiellement reconnu qu'un

pays a l'arme nucléaire, il doit s'armer. Les populations de l'Inde et du Pakistan, par exemple, s'attendent maintenant à ce que leurs États respectifs développent une doctrine et un arsenal aptes à les protéger face à l'« ennemi ».

Les efforts de lutte contre la prolifération semblent vains.

Outre les États-Unis, la Russie, la France, la Grande-Bretagne, la Chine, l'Inde et le Pakistan, tout porté à croire qu'Israël et peut-être la Corée du Nord possèdent l'arme nucléaire. L'Argentine et le Brésil ont également la capacité de se doter rapidement d'armes nucléaires, si ce n'est déjà fait. Certains théoriciens affirment d'ailleurs que la situation internationale serait plus stable si tous les pays avaient l'arme nucléaire, car tous ainsi se dissuaderaient mutuellement. Je n'aime pas du tout cette idée. Plus il y a de bombes, plus il y a de chance que ça saute !

Il y a toutefois certaines bonnes nouvelles : l'Afrique du Sud qui a déjà possédé une demi-douzaine de bombes s'est désarmée. L'ensemble du continent africain a été déclaré zone libre d'armes nucléaires suite à un accord international. En fait, la très grande majorité des pays ont exprimé la volonté de ne pas se jeter dans la course aux armements nucléaires.

Dans l'imagination populaire, il y aurait présentement beaucoup de contrebande de matériel nucléaire, en provenance principalement de la Russie.

Il semble que suite à la guerre froide, des mesures draconniennes ont été prises pour minimiser les risques d'une dispersion de l'arsenal nucléaire soviétique. Mais dans les faits, seul un agent des services de renseignements pourrait répondre à cette question concernant la contrebande, et encore...

Propos recueillis par Francis Dupuis-Déri

Viagra interdit en Israël

Israël a interdit le Viagra sur son territoire : les Égyptiens craignent une nouvelle fuite dans leur pays.

Viagra interdit en Israël (bis)

Les Palestiniens veulent définitivement leur État indépendant.

Viagra interdit en Israël (ter)

On attend une foule au Mur des lamentations.

Viagra interdit en Israël (quatro)

Les israéliens sont Mossad...

Viagra interdit en Israël (quint)

Les Palestiniens vont peut-être enfin arrêter de se faire baiser...

Viagra interdit en Israël (sixte)

L'Organisation de Libération de la Palestine (OLP) décide de changer de nom, et s'appellera dorénavant l'Organisation de Libération du Phallus.



INTERNATIONAL

Afghanistan

L'Occident s'émeut du sort de l'Afghanistan : c'est que le terrible tremblement de terre qui vient d'y tuer quelques milliers de personnes aurait peut-être été causé par les explosions nucléaires souterraines du méchant Pakistan... Sûr qu'il est plus facile de condamner l'hypothétique crime sismographique pakistanais plutôt que les marchands d'armes occidentaux qui alimentent la guerre qui ravage l'Afghanistan depuis bientôt vingt ans.

États-Unis

Hilary Clinton, cocue la plus célèbre des États-Unis, poursuit sa carrière d'écrivaine. Après *Civiliser la démocratie*, petit livre lamentable (Le Couac, avril), la dame Clinton propose à ses lecteurs *Dear Socks, Dear Buddy*, un ouvrage de réflexion sur les rapports entre le chat et le chien de la première famille du pays... Presque aussi édifiant que la biographie de Marie-Soleil Tougas, toutou des médias.

Argentine

En juin 1978, l'Argentine dictatoriale cherchait à camoufler ses atrocités à l'occasion du Mondial qui se déroulait chez elle. Juin 1998, l'arrestation de Jorge Videla, l'ancien dictateur, est camouflée par les débuts du Mondial en France. Que ferait-on sans le soccer ?

Serbie (la Grande)

Le ministre des Affaires intérieures, Vlatko Stojilkovic, a offert des revolvers à 199 policiers qui se sont distingués « dans l'exercice de leurs fonctions ». Un revolver, c'est bien, mais des grenades auraient fait plus plaisir.

DICTIONNAIRE

par Philippe Gauthier & Francis Dupuis-Déri

Petit Lexique du Québec contemporain

Antisémitisme n.m. 1. Toute personne qui projette une image critique ou caricaturale des Juifs : *Woody Allen est antisémite*. 2. Nationaliste québécois : *Lionel Groulx était antisémite il y a 60 ans, donc tous les nationalistes québécois le sont aujourd'hui* ; *Ernst Zundel est antisémite aujourd'hui, donc tous les Canadiens le seront aussi dans 60 ans*. Synonyme : judéo-crétin.

Chômeur n.m. Comme le fonctionnaire, le chômeur est une personne payée à ne rien faire par l'État : *si les chômeurs ne se trouvent pas d'emploi, les employeurs ne pourront plus les mettre à pied et perdront toute possibilité d'accroître leur productivité*.

Défi n.m. 1. Synonyme de problème, généralement utilisé pour masquer le fait que l'on n'a aucune idée d'une possible solution : *en les qualifiant de défis, les politiciens ont l'impression qu'ils simplifient les problèmes*. 2. Défi collectif, problème si vaste et si insoluble que personne ne souhaite l'assumer personnellement : *le chômage est un défi collectif qui serait vite résolu si tout le monde y travaillait*.

Déluge n.m. 1. Se dit de toute averse assez importante pour gonfler les cotes d'écoute des bulletins météo. 2. *Déluge du Saguenay*, inondation qui, entre autres choses, a fait couler beaucoup d'encre : *l'argent a coulé à flots pour aider les sinistrés du déluge du Saguenay*.

État n.m. Fisc de pute.

Été n.m. 1. Saison si chaude et si humide qu'il est heureux qu'elle ne dure pas plus longtemps : *en été, les Québécois s'ennuient tellement de l'hiver qu'ils mangent de la crème glacée, font du ski nautique et jouent de ses raquettes*. 2. *Été des Indiens*, de la même manière que le territoire des Indiens a été réduit à quelques réserves avec l'arrivée des Européens, l'été des Indiens a été réduit à quelques journées d'automne où la température monte en flèche : *après l'été des Indiens, tout devient blanc*. 3. *Théâtre d'été*, le veau de ville à la campagne : *parce qu'il vend de l'humour à la pièce, le théâtre d'été est une vraie vache à lait*. 4. *Programmation d'été*, programmation qui nous montre la télévision telle qu'elle a été tout le reste de l'année.

Hôpital n.m. 1. (archaïque) Lieu où l'on soigne les malades. 2. (moderne) Lieu où les relations publiques sont aussi mal soignées que les malades. 3. *Hôpital universitaire*, seul établissement d'enseignement où les frais de scolarité sont en partie couverts par l'assurance-maladie : *il ne faut pas confondre hôpital universitaire et université hospitalière*.

Humoriste n.m. Membre du complexe humoristico-industriel qui n'entend pas à rire quand son REER est en jeu : *Au Québec, les humoristes, c'est du sérieux*.

Internaute n.m. Si vous ne faites pas partie de cette clique, vous risquez de rester sur la touche.

Journaliste n.m. Professionnel de l'information tenu de défendre la chèvre et sa feuille de chou.

La photo du mois



Photo : Valérie Remise

Selon les organisateurs de la Marche pour Jésus 1998, quelque 3500 personnes ont marché dans les rues de Montréal pour affirmer que « Jésus est le roi ». Au même moment, un avion survolait la ville avec une banderole qui reprenait le message de ces royalistes du ciel.

Le Couac

788, av. Laurier Est, Montréal (Québec) H2J 1G1
Téléphone : (514) 270-9392 • Télécopieur : (514) 270-7461

Éditeur : Pierre de Bellefeuille

Rédacteur en chef : Jean-François Nadeau

Collaborateurs : Sabina Badilescu, Marco de Blois, Sylvie Briand, Geneviève Cardinal, Marc Cassivi, Francis Dupuis-Déri, Pierre Falardeau, Philippe Gauthier, David Ledoyen, Georges Malédicque, Max, Marion Piekarec, Valérie Remise, Céline Vangheluwe, Nadine Vincent, Hélène Visentin

Illustration : Serge Ferrand, Luc Giard, Bruno Laporte, Gilles Laporte, Richard S.

Abonnement : Périodica (514) 274-5468 1(800) 361-1431

Publicité : Jacques Fleurent au (514) 355-2103

Jean-François Nadeau au (514) 270-9392

ISSN 1480-2074 • N° de publication (Poste Canada) 1213369
Imprimé au Québec

ABONNEMENT

1 an : 28,76 \$ • 2 ans : 51,76 \$ • Institutionnel : 57,51 \$ taxes incluses
Soutien : envoyez plus de 50 \$ ou (mieux) tout ce que vous avez...

OFFRE À SAISIR :

L'offre du mois dernier est annulée : nos t-shirts à l'effigie de Jacques Godbout, Richard Martineau et Lady Di sont épuisés.

Police = drogue ?

Le *Goston Globe* nous apprend qu'à Boston, la ville tente de renégocier l'entente collective qui la lie à son corps policier. Pas facile, car les représentants des policiers ont refusé qu'y soit incluse une clause prévoyant que les policiers soient soumis périodiquement à des tests de dépistage de drogue. Une telle exigence serait anticonstitutionnelle, selon les représentants policiers, mais ne serait-ce pas plutôt pour protéger les policiers qui consomment de la drogue ? En fait, c'est sans doute un peu comme lorsque les policiers tuent des gens par « erreur » : « J'ai pas voulu fumer, m'sieur le juge, mais j'ai dégainé mon joint et la puff est partie toute seule... »

Courrier des lecteurs

Esprit de colon

Ainsi, selon Pierre Falardeau, lire Charles Taylor relève du réflexe de colonisé. Peu importe que les souverainistes puissent trouver chez Taylor beaucoup d'arguments soutenant leur idéal. Peu importe que le concept de reconnaissance mis de l'avant par Taylor découle directement des réflexions de Frantz Fanon, figure par excellence de l'anti-colonialisme que Falardeau se plaît d'ailleurs à citer de temps en temps. Peu importe que Taylor soit l'un de ceux qui tentent précisément d'expliquer au Canada anglais que la « lutte pour l'indépendance [n'est pas] une lutte tribale, ethnique, raciste ou antisémite ».

Peu importe de toute façon, puisque Falardeau s'en « contre-saintciboirise ». Il est bien trop occupé à dénoncer la fatigue culturelle dont souffrirait une intelligentsia québécoise « mangeuse de sushi ». Peu importe que Charles Taylor soit Québécois, Falardeau continue à le réduire à une caricature de colonisateur. Après tout, « le problème "du grand philosophe de McGill", ce n'est pas la philosophie. C'est ce "McGill" ». Lorsqu'il dit de telles conneries, Falardeau, qu'il le

veuille ou non, reste bêtement empêtré dans la « lutte identitaire » qu'il méprise pourtant. Et oublie que le « grand » Stéphane Dion enseignait, lui, à l'Université de Montréal.

Falardeau déplore également qu'on ignore la réédition de *Blocs erratiques* de Hubert Aquin, alors qu'on fait un si grand cas des dernières publications de Taylor. Pourquoi Falardeau ne parle-t-il donc pas plus d'Aquin, plutôt que de nous gonfler avec sa plainte ? Environ 75% de l'article de Falardeau fait dans l'indignation de fin de party alors qu'à peine quelques lignes discutent des livres de Jacques Ferron, Albert Memmi et Hubert Aquin, qu'il faut pourtant, d'après Falardeau, « lire ou relire » ! Comme résistance au colonisateur, on a déjà fait mieux !

Marcos Ancelevici, Université de Tombouctou

Riel canonisé par Ottawa

Que dire de cette bonne volonté de corriger l'histoire, d'effacer l'histoire pour la refaire comme il plaît : n'est-il pas là l'avantage de l'idéologie dominante ? Parce que ce projet de loi ne propose pas d'élever la mémoire d'un homme pour remettre en place les esprits rancuniers, au contraire et à leur bon plaisir, l'on devrait se demander jusqu'à quel point l'humiliation peut percer un cerueil. Louis Riel, en fait, ne



PLOGUES

Un groupe de travailleurs de Valleyfield amasse des fonds en vue d'élever un monument en l'honneur des grévistes de la *Montreal Cottons* en 1946. Cette grève célèbre a permis aux travailleurs de faire reconnaître leur syndicat malgré des forces opposées considérables parmi les gens alors en place. Tout comme les grèves d'Asbestos et Murdochville, la grève de Valleyfield marque non seulement une lutte pour la liberté d'association mais pour la liberté tout court. On peut contribuer au monument en achetant une plaquette de métal gravée à son nom. Pour les individus, 25\$; pour les groupes, 50\$. Le chèque doit être fait au nom de Coton-46. L'adresse : CTRV a/s Daniel Mallette, 394 rue Dufferin, bureau 203, Salaberry de Valleyfield, J6S 2A8. Au téléphone : (514) 377-6810. (scabs s'abstenir)

Le Couac salue la renaissance du journal anarchiste *Rebelles*.

Jusqu'au 4 octobre, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke présente une exposition consacrée à la bande dessinée locale. Des bandes de Forg, Daniel Shelton, Paul Le Brun, Hervé Philippe et d'autres. En plus, le musée propose un hommage à Albert Chartier, doyen des bédésistes québécois.

À Montréal, jusqu'au 9 août, une quarantaine de bédésistes underground présentent leurs travaux à l'ancien Musée Juste pour Rire, rue Saint-Laurent. Entre autres, des dessins de R. Suicide.

Pendant ce temps, Chantal Hébert de *La Presse* présente une suite de reportages « sur la place immense que la bande dessinée occupe au Japon ». Pourquoi voir ce qui se passe ici quand on peut aller se faire voir ailleurs ?



Une belle parade

Chic parade de la St-Jean cette année à Montréal. Du nouveau, de la diversité, du monde en masse, c'était le Québec mais avec quelque chose de plus. Le défilé gai du mois d'août demeure plus vivant, plus fou, mais qu'importe: ça nous change de Guy Bouthiller déguisé en turbine hydro-électrique aux couleurs fleurdelisées.

On a eu droit aussi à un Bill Johnson à la crème: les invectives à son endroit étaient déplacées, mais le monsieur activiste sait parfaitement qu'on ne fait pas de politique sans casser des œufs. Il est con, mais pas naïf.

Cela dit, on en a marre que la SSJB accepte au défilé des corporations comme Cité Rock Détente qui profite de l'événement pour faire sa petite promo (ma radio au boulot: des tounes douces mais plates qui vous gèlent lentement le cerveau).

Quant aux corps de clairons et trompettes et autres orphéons, tout ça devrait être interdit par la loi. On peut aussi faire enfermer les majorettes, mais il faut beaucoup d'espace, car ça pullule ces groupuscules-là.

MARCO DE BLOIS

L'éthique, pour quoi faire?

Le voyage horticole que fit le maire Bourque l'hiver dernier en Chine, «toutes dépenses payées», était-il un cas de conflit d'intérêt? En tous cas, la Commission sur l'éthique des membres du conseil municipal n'est pas près de répondre à cette question (*Le Devoir*, 19/6). La question y a bien été soumise, mais les trois élus de Vision Bourque ont jugé, avant discussion, que «c'était une demande frivole et irrecevable». Devant une telle ouverture, les autres élus se sont retirés. Rappelons que le Comité sur l'éthique, bien qu'existant par principe, avait été effectivement formé pour juger la fameuse excursion du maire en Orient. Mais pourquoi tant de complications alors qu'il suffit de faire confiance à ceux que la vision illumine?

► Comme du vieux

Pierre Bourque, après le drame de l'Accueil Bonneau: «C'est un bâtiment historique. On va tout reconstruire tel que c'était.» (*Le Devoir*, 10/6) Du vieux, mais en mieux.

Les décorations

Jacques Chirac, président français, a décoré Roger D. Landry, président de *La Presse*. Roger «the Magnificent» Landry devra ajouter «Chevalier de la Légion d'honneur» au bas de son papier à lettre.



RESUCIDE

Souverainistes déprimés

Au moment où on ne sait plus si le PO entend tenir un référendum sur la souveraineté et alors qu'une pluie de sondages nous annonce la victoire prochaine de Jean Charest contre Lucien Bouchard aux prochaines élections, le dollar canadien tombe à 68 c américains, son plus bas niveau depuis 140 ans. Et les souverainistes qui pensaient, depuis des décennies, que c'étaient eux qui déstabilisaient l'économie canadienne... Coup dur pour leur égo.

Franchise

Question du journal *Présence des îles* (juin) à Géranium premier, maire de Montréal: «M. Bourque, vous êtes à la fin de votre mandat...?» Réponse: «Absolument».



Petit salaire de misère

Vision Montréal, parti du maire Bourque et des géraniums, distribue des tracts pour vanter les mérites de son administration. Le tout est présenté sous la forme d'un long saviez-vous-que-le-maire-Bourque-a-fait-plein-de-belles-chose? Par exemple: «saviez-vous qu'il a créé, avec son salaire de maire, la Fondation du maire pour la jeunesse: 50 entreprises, 175 emplois». Dites, ça gagne combien, un maire de Montréal?

Matante Suzanne et le Conseil des arts

La députée bloquiste de Rimouski Suzanne Tremblay a un côté sympathique. On l'imagine très bien raconter des jokes de Newfie au réveillon en buvant du gros gin, mais il lui arrive parfois de parler à travers son chapeau, et elle a alors l'élégance d'un dix roues qui passe dans un champ de fraises.

Elle s'est méprise sur la fonction du Conseil des arts du Canada quand elle a commenté la nomination du pète-sec Jean-Louis Roux à sa présidence. «Il a une approche un peu normative et élitiste de la culture, et le Bloc québécois se demande si M. Roux aura vraiment l'ouverture d'esprit requise pour accueillir des expressions culturelles qui ne correspondent pas du tout à sa vision de l'art, peut-être de la culture un peu plus populaire.», estime-t-elle (*Le Devoir*, 28 mai).

Exact que la vision de la culture qu'inspire ce grand comédien qu'est Jean-Louis Roux est aussi palpitante qu'un poumon d'acier coincé dans un banc de neige, mais le Conseil des arts n'a jamais subventionné la culture dite populaire, privilégiant généralement les trucs pointus qui font jouir trois pelés et deux tondués dans les universités. Les concours de boat à ouelle d'Yvon Deschamps et les records de Michèle Richard n'ont jamais bénéficié de ses subventions.

Mais c'est pas grave, matante Suzanne. Servez-vous un autre gin et racontez-nous donc celle du Newfie qui revient chez lui paqueté à quatre heures du matin. Vous la racontez bien mieux que Jean-Louis.

MARCO DE BLOIS

Legault l'intrépide

Chroniqueuse de combat au *Devoir* depuis trois ans, Josée Legault a décidé de faire le saut en politique. Elle tentera de détrôner le ministre de la Métropole, Robert Perreault, dans la circonscription de Mercier.

De nombreux lecteurs s'empressent d'ouvrir leur journal du mercredi à la page éditoriale pour se ressourcer dans sa chronique. Elle soutenait comme personne l'idée d'indépendance et le combat linguistique. À preuve, puisant dans les ultimes ressources de son langage, le très fédéraliste ex-sénateur Jacques Hébert la traita, il y a quelque temps, de «vache séparatiste».

Le nouveau combat qu'elle entreprend sera difficile, le ministre Perreault comptant parmi les proches du premier ministre. On peut imaginer que les impurs et durs du *bunker* vont tout mettre en œuvre pour la faire battre, d'autant plus que les trois enjeux qu'elle a mis de l'avant ne concordent guère avec les orientations de Lucien Bouchard.

Ces enjeux sont la souveraineté, la solidarité sociale et la langue. Pour ce qui est de la souveraineté, on peut prévoir que le Parti québécois aura de plus en plus tendance à la masquer derrière des bricolages de partena-

riat. Pour la solidarité sociale, Louise Harel a pressé le citron ministériel jusqu'à la dernière goutte pour n'en tirer qu'une limonade pâlotte. Quant à la langue, ses défenseurs ont perdu la partie au congrès de 1996, lorsque Lucien Bouchard a monté son guignol, disant qu'il ne pourrait plus se regarder dans le miroir si le parti ne maintenait pas la minable loi 86 des libéraux en vertu de laquelle des inspecteurs ridicules mesurent la taille du lettrage dans l'affichage commercial. Seule une défaite électorale pourrait permettre, avec le temps, de restaurer la volonté de rétablir la loi 101.

Ces considérations donnent la mesure du courage de Josée Legault. Pourtant, elle a sans doute raison de croire que le jeu en vaut la chandelle dans le comté de Mercier, qui n'est pas un comté comme les autres. En 1976, les électeurs de cette circonscription ont préféré le poète Gérard Godin au premier ministre Bourassa. Plus récemment, en 1994, les militants du comté ont fait savoir à Jacques Parizeau qu'ils entendaient choisir eux-mêmes leur candidat. Ils sont peut-être aujourd'hui dans les mêmes dispositions.

PIERRE DE BELLEFEUILLE

L'étincelle, l'explosion, la propulsion



ZIRVAL

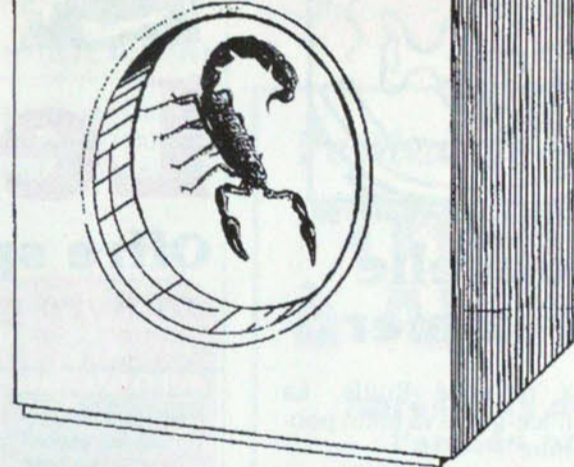
La bougie d'allumage qui fait démarrer votre entreprise



IMPRESSION DE PAPETERIE DE BUREAU
CARTES D'AFFAIRES - EN-TÊTE DE LETTRES
FACTURES - ENVELOPPES
PUBLICITÉS - AUTOCOLLANTS
BROCHURES - AFFICHES
REVUES - DEPLIANTS

ZIRVAL DESIGN & IMPRIMERIE

1830 AMHERST
15141 525-3781



MACHINE À LAVER DES SOTTISES
Mélange astucieusement des capitaux à du linge sale, et l'éditorialiste, habitué à laver ses pensées, nettoiera du même coup votre esprit!

Tout se vend, tout est vendu.

Les petites vites

La Peste

Aurore au pays des horreurs

Aurore Snyder

Yves Montand n'est pas le père d'Aurore Drossard, confirment des tests d'ADN menés sur le cadavre du célèbre chanteur. Julie Snyder devrait bientôt songer à inviter Montand pour qu'il nous donne sa version des faits.

Horreur Drossard vs Aurore Montand

La famille Drossard n'entend pas lâcher prise. Nouvel angle d'attaque: Montand était le père matérialisé dans un autre corps, ce qui nécessite de déterrer tous les cadavres des cimetières de Paris pour fins d'identification.

Cui cui

Non seulement l'ADN ne correspondait pas, mais le OI non plus.

Bouddhisme et putréfaction

Comment a réagi Aurore Drossard devant le squelette pas trop habillé d'Yves Montand? La jeune fille avait pris ses précautions, révèle *Le Figaro* du 4 juin: «Je m'y étais préparée depuis longtemps par un profond travail sur moi-même. Je suis devenue bouddhiste et mon rapport à la mort a changé.» Le rapport à l'argent aussi?

Montand se retourne dans sa tombe

Julie Snyder serait en fait la fille illégitime de Simone Signoret et d'Éric Tabarly.

Rupert K.

LES HOOLIGANS FRAPPENT À MARSEILLE...

TANDIS QUE LE MALHEUR FRAPPE L'ACCUEIL BONNEAU

LE MULTIMEDIA FRAPPE LE JACK POT...

PENDANT QUE LE SERVICE HOSPITALIER FRAPPE DES CLOUS

ET MOI, JE ME FRAPPE CONTRE UN MUR...



SCHTOK!
SEULE CONSOLATION: C'EST TELLEMENT BON QUAND J'ARRÊTE



Baby-boudeurs

Ça y est, les baby-boomers n'ont pas assez fait parler d'eux : ils ont déjà peur qu'on les oublie! Ou'ils se réjouissent. L'équipe de la revue *Boomers*, dont la première fourmée vient de sortir, est là pour répondre à leurs besoins, les écouter, les consulter, les soigner et surtout pour les célébrer, leur rappeler leur passé glorieux et les préparer au monde de demain (sans doute moins glorieux). L'objectif de la revue est clair, explique la présidente-éditrice France Cliche: « informer, divertir et rassembler les boomers » (boomers de tous les pays, unissez-vous!). « Nous, les baby-boomers, poursuit Madame Cliche, avons vécu l'espoir d'un monde nouveau, d'un monde de paix, d'amour et de fraternité. Ce monde est toujours à construire et nous nous devons de transmettre cet espoir aux générations qui nous suivent » (boomers, save the World!). C'est pourquoi — et sans doute aussi pour ne pas trop restreindre le marché — la revue souhaite « favoriser la communication entre les générations ». Ah! bon? Tout le numéro dément cette vertueuse baliverne.

Ce magazine, tarte comme tout aux petites fleurs psychédéliques, aborde les 4 dimensions de l'être humain — corps, cœur, tête et esprit — qui justifient les 4 rubriques principales. En prime, des chroniques sérieuses ou humoristiques sur l'environnement, les voyages ou la retraite (ça s'en vient...), un dossier « portrait d'une génération » (pour savoir si l'on fait effectivement partie de la bonne catégorie) et, enfin, l'histoire d'une réussite, dans ce numéro celle de Louis Garneau.

Chaque rubrique réunit plusieurs articles de fond (sans ironie) sur des sujets qui vont du bénévolat à la communication virtuelle, en passant par une réflexion sur le travail autonome, la retraite, la vie érotique et le retour à la religion. Parce qu'il faut rappeler aux baby-boomers que les trois ennemis du sexe sont la fatigue, la monotonie et la crise, et que de nouvelles religions font la nique au bon vieux catholicisme. Tout est déjà là dans ce premier numéro, tous les sujets possibles épuisés, ce qui nous laisse songeur quant au contenu des prochaines livraisons.

Dans *Boomers*, les clichés sont réunis pour plaire à une génération qui, à force de clamer son instinct précurseur et son originalité, a fini par se perdre dans son auto-célébration. Cette nouvelle revue abonde dans ce sens.

HÉLÈNE VISENTIN
(The Next Generation)

Mon public m'aime

Céline Angellil

Céline Dion produira elle-même ses spectacles et vendra désormais, sous le nom de *Céline Dion Celebrity Chocolates*, des chocolats fourrés. René Angelil dit que Céline trouve l'idée excellente.

Vive Céline

Richard Martineau dans *Le Devoir* (14/6): « La dernière fois que j'ai entendu Céline chanter, j'ai eu de terribles convulsions qui m'ont envoyé directement à l'hôpital ». Vraiment? Alors dommage que les radios ne diffusent pas encore plus de Céline. Ce serait vraiment un beau service public à rendre.

Bonté

Si Richard Martineau doit séjourner à l'hôpital à cause de la voix de Céline Dion, *Le Couac* promet de lui offrir une jolie boîte de chocolat.

Génération en délire

La revue *Boomers* est à la recherche d'un(e) conseiller(ère) publicitaire (*La Presse*, 20 juin). Les annonceurs (d'autres baby-boomers) n'ont pas mordu à l'hameçon. Si le magazine trouve la bonne personne, les articles vont perdre en longueur, ce qui peut être un avantage pour le baby-boomer qui, depuis qu'il s'est familiarisé avec Internet, n'a plus trop le temps de lire.



Nouvelle de la mer

Tabarly a retrouvé Roufs. La course Vendée-globe va enfin pouvoir reprendre.



Du grand reportage (comme toujours)

À force de zapper de tous bords tous côtés, Nathalie Collard du *Voir* a fini par trouver une émission obscure qui ressemble à s'y méprendre, paraît-il, à *La fin du monde est à sept heures*. Où? Sur une chaîne américaine, bien sûr.

« Plagiat? » Oui, oui, oui, nous dit-elle.

Les gens de *La fin du monde* ne l'ont pas pris.

Dans *Le Voir* daté du 4 juin, Marc Labrèche a senti le besoin de dire poliment à la journaliste qu'elle est une belle nouille. Il écrit: « si elle nous avait contactés, si elle était venue observer l'élaboration d'une de nos émissions, ce qu'aurait fait n'importe quelle personne sérieuse avant d'affirmer n'importe quoi, elle en serait venue » à une autre conclusion.

Et bien non, cher Marc. Pas du tout. Nathalie Collard serait arrivée exactement à la même conclusion. Car voyez-vous, cher animateur, certaines personnes n'ont pas besoin d'être sérieuses « avant d'affirmer n'importe quoi »: c'est en quelque sorte un talent naturel.

JFN

ÉCONOMIE

Bravo

André Bérard, donateur de 2500\$ à l'Armée du salut en mai et 66\$ dirigeant le plus riche du Canada à l'année, vient de voir sa sainte générosité reconnue. L'Institut des banquiers canadiens lui a décerné le titre de « fellow ». Ce titre, nous apprend *La Presse* (9/6), a pour but de « souligner l'engagement d'une personne du monde des affaires dans le service à la communauté ». Bravo.

Hommage

Barry Goldwater, le père de l'ultra-conservatisme américain, est mort. Hollywood songe déjà à lui consacrer un film-hommage avec Ronald Reagan dans le rôle de l'argent du pauvre monde.

Rire à la banque

La compagnie de Jacques Chevalier-Longueuil, humoriste tendance TQS, est en faillite. La microbrasserie BrasseMonde, brasseur notamment de l'*Infidèle*, lui appartenait ainsi qu'à six autres actionnaires. Par ailleurs, les humoristes François Massicotte et Patrick Huard ont eux aussi placé leur entreprise, *Sortie 22*, sous la protection de la loi sur la faillite. Rira bien qui paiera le dernier.

Sans imprévu

« Donnez-vous les moyens de mourir! » titre *La Presse* pour sa chronique « impôt » du 8 juin. À quoi bon puisque, nous apprend l'article, vous perdrez tout vos biens avant même votre décès: « Comme nous l'avons vu la semaine dernière, lorsque vous mourrez, il y aura eu vente réputée de tous vos biens à leur juste valeur marchande immédiatement avant votre décès. »

Discernement

Tout l'annonce et le dit: on se prépare fébrilement à nous rentrer dedans. On s'affaire, on pense à tout, on multiplie les moyens, précis comme de l'ingénierie. On ne laisse rien au hasard. Il y a de l'argent, beaucoup d'argent, des moyens, beaucoup de moyens. Propagande fédéraliste intensive, déferlement de symboles et d'images, utilisation systématique et massive des médias d'information, emploi subliminal de la nouvelle et de l'audio-visuel, critique systématique, partielle et minutieuse du gouvernement québécois actuel, recours à la Cour suprême dans l'espoir de colorer d'illégalité l'exercice de la démocratie dans un nouveau référendum, etc.

L'offensive est générale, maintenant conduite au Québec par un drôle d'oiseau mais orchestrée si largement que je ne crois pas, de toute ma vie, avoir vu pareille mobilisation, pareille conspiration.

Le parti libéral, à Ottawa et à Québec, comme toujours, en est l'instrument, avec, comme alliées objectives, nos innombrables perplexités, palabres et complications...

Or, dans le camp fédéraliste, c'est le contraire: pas une faille, pas d'états d'âme, aucune division. Personne ne se demande, par exemple, si Charest n'est pas un type des plus à droite. Il faut prendre acte de cette presse, de cette trépidation, de cette unanimité surtout. De plus, l'objectif est on ne peut plus ciblé: abatte Bouchard, sortir le Parti québécois. Puis, le champ libre, se dépêcher de nous vendre à Ottawa, à sa constitution de 82. Sceller comme il faut notre destin. Une fois pour toutes.

Mais les souverainistes ne sont pas unis. Ils se payent encore grand luxe de distinctions et de discussions, ils « délibèrent », comme disait Démosthène. « L'ennemi est à nos portes et vous délibérez? » La critique certes est nécessaire, mais il y a aussi les circonstances, les échéances, les périls proches.

J'espère qu'on pourra voir dans tout cela une sorte de leçon urgente: il y a aussi l'adversaire...

Qu'est-ce que cela me dit « abatte Bouchard, sortir le Parti québécois »? Cela me dit très précisément d'appuyer Bouchard, de combattre le PLQ, de soutenir le PQ. Point, à la ligne. Voilà, c'est fait. L'ennemi est si gros qu'il doit y avoir moyen, pour nous, de ne pas nous tirer dans le dos.

PIERRE VADEBONCOEUR

Plus ça change...

Guy Chevrette, ministre responsable d'Hydro-Québec, ne savait même pas que la fameuse conférence de presse de Churchill Falls, qui a coûté un million et demi de dollars mais n'a servi à rien, avait été commandée par le premier ministre Bouchard lui-même, qui en a confié l'organisation au copain Luc Lavoie, du réseau des bleus d'Ottawa. Le peuple paie et le ministre prend son trou. Un p'tit tour en Floride avec ça?

MAX

Un drôle d'oiseau

Le Couac

Offre spéciale d'abonnement
un livre gratuit avec un abonnement

Paul-Émile Borduas
Refus global
et autres écrits
Éditions TYPO

Hubert Aquin
Blocs erratiques
Éditions TYPO

Hubert Aquin
Blocs erratiques
Éditions TYPO

Olivar Asselin
Liberté de pensée
Éditions TYPO

Pierre Vadeboncoeur
Gouverner ou disparaître
Éditions TYPO

Pierre Vadeboncoeur
Gouverner ou disparaître
Éditions TYPO

- Abonnement régulier d'un an: 25 \$ + taxes = **28,76 \$**
- Abonnement régulier de deux ans: 45 \$ + taxes = **51,76 \$**
- Abonnement institutionnel et de soutien: 50 \$ + taxes = **57,51 \$**

FAITES PARVENIR VOTRE CHÈQUE À L'ORDRE DE :
PÉRIODICA 1155, avenue Ducharme, Outremont (Québec) H2V 1E2

Indiquez le livre choisi:

Hubert Aquin **Blocs erratiques** Adresse _____

Olivar Asselin **Liberté de pensée** _____

Paul-Émile Borduas **Refus global** Code postal _____

Pierre Vadeboncoeur **Gouverner ou disparaître** Téléphone _____



Abonnement par téléphone: (514) 274-5468 • (800) 361-1431

* Cette offre est valable pour les résidents du Canada jusqu'au 1^{er} juillet 1998 ou jusqu'à épuisement des stocks. Prévoir quatre à six semaines pour la livraison du livre.

De la pub dans

Le Couac?

Contactez Jean-François Nadeau au (514) 270-9392
ou Jacques Fleurent au (514) 355-2103

(Nos prix font sourire)

XYZ éditeur

Sergio Kokis
L'art du maquillage

XYZ éditeur félicite
Sergio Kokis
Grand Prix des Lectrices
Elle Québec 1998 pour
L'art du maquillage

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel électronique: xyzed@mlink.net

Une utopie

- SUITE DE LA PAGE 1 -

entre fiscalité et transferts. Or, la façon la plus simple d'intégrer la fiscalité des transferts, c'est de donner l'allocation à tous — de la même manière que l'on donne l'éducation ou l'assurance-maladie — et ensuite de la financer en ajustant les tables d'imposition. C'est-à-dire qu'un professeur d'université par exemple, même s'il recevra automatiquement un montant d'allocation universelle, le retournera par des impôts plus élevés.

Récemment, la ministre Harel a qualifié ce projet d'« utopique », en parlant de coûts de 19 milliards de dollars, contre 3,8 aujourd'hui...

Elle a fait l'erreur que beaucoup de détracteurs mais aussi de défenseurs de l'allocation universelle font... Elle a vu ça comme une addition au programme existant sans l'intégrer à la fiscalité. En d'autres mots, le calcul de la ministre faisait en sorte que le revenu net d'un prof d'université, d'un ministre, d'un enfant — Péladeau même, serait augmenté de 6 à 7 mille dollars par année... et elle a obtenu 19 milliards de dollars. Alors que bien sûr, le but n'est pas d'augmenter le revenu des plus riches. Il est tout à fait possible de réaliser la politique avec un coût nul. Il suffit d'intégrer des modifications à la fisca-

lité afin d'en arriver à des effets distributifs cohérents.

La ministre Harel a repoussé au 1^{er} septembre 2000 l'obligation pour un assisté social, âgé entre 18 et 24 ans, de s'inscrire à un parcours d'emploi pour obtenir la totalité de ses prestations... Etes-vous contre cette idée?

Bien sûr et pour deux raisons. Premièrement, le gouvernement n'a aucune ressource pour réaliser une telle politique. Les fonctionnaires à qui j'ai parlé m'ont dit que c'était purement politique: des mots pour satisfaire ceux qui exigent qu'on fasse travailler les assistés sociaux. Deuxièmement, il ne sert à rien de leur donner une tape sur l'épaule et de leur dire qu'il faut qu'ils fassent un effort. Que vous soyez de gauche ou de droite, il faut s'attaquer au vrai problème, qui est que l'assisté social n'a aucun intérêt à travailler aujourd'hui car cela ne le rend pas plus riche.

Propos recueillis par
MARION PIEKAREC

Pour de plus amples renseignements sur le Basic Income European Network (BIEN):
www.econ.ucl.ac.be/
ETES/BIEN/bien.html



Un inédit de Jacques Ferron **Pastorale**

Les Anglais sont des êtres inoffensifs; pourvu qu'ils mangent du bifteck de l'Atlantique au Pacifique, ils sont contents. Vous adressent-ils la parole, si vous ne pouvez leur répondre dans leur langue, ils s'étonnent car vous leur servez un plat qui n'est pas du bifteck. Ils ne vous en gardent pas rancune; dès qu'ils vous ont laissé voir leur désapprobation, ils vous sourient, comme ils s'empressent de dénaturer tout ce qu'ils mangent avec une sauce piquante.

Incapables d'une idée générale, ils abondent en menus détails, de préférence anodins. Ils peuvent avoir de l'humour et de la religion, mais ils ne sont jamais spirituels. Heureux d'être bornés, ils sont soumis aux lois, aux coutumes et aux instincts de la tribu... De la tribu? Du troupeau serait plus juste, car rien ne leur importe que de paître le Canada et de ruminer béatement quelque rêve bovin.

Je les aime bien. L'éprouve à être parmi eux une torpeur heureuse.
— Have a drink, Jacques?

Le partage, poli, leur ivresse mâle et taciturne, pendant que le camarade Georges, non moins poli, s'évertue à satisfaire les exigences femelles de leur race bienveillante.

— N'as-tu pas remarqué, me demande celui-ci, que les écrivains anglais ont du génie quand ils parlent des choses du sexe?

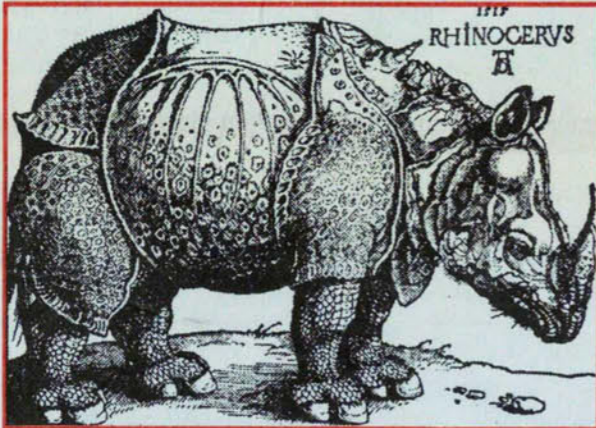
Il me cite Lawrence, Henry V. Miller. Il ajoute: « Leur obsession est étrange: pourquoi ergoter sur ces choses avec une ardeur presbytérienne, quand il est si simple de n'en rien penser et d'être galant? »

— Cette galanterie désinvolte et brillante, lui réponds-je, est toute latine; elle enlève à l'amour ce que le comportement anglais lui accorde, car celui-ci étouffe sous un jupon ses velléités héroïques.

Nous prolongeons sur le sujet une conversation que ne requiert pas le lecteur, mais qui, néanmoins, est naturelle, notre pays étant une ferme modèle où la reproduction du troupeau occupe dans l'économie et la politique un rang primordial.

— Ô Canada, s'écrie mon camarade en veine de lyrisme, tes pâturages seraient bénis, ta banalité deviendrait prodigieuse et ton bonheur sans pareil, si ton sourire saxon ne masquait une inquiétude, que dis-je! une angoisse, car ton taureau est triste et ta vache stérile!

JACQUES FERRON
(Fredericton, 1946)



Le docteur Jacques Ferron (1921-1985) est à juste titre un des écrivains les plus célèbres. Il est aussi le fondateur du non moins célèbre Parti Rhinocéros

Outremont s'aime

Dans l'enclave du bon goût et de la richesse décente qu'est Outremont, on aime bien ses notables. La galerie d'art, située dans la bibliothèque que l'on a nommée Robert Bourassa malgré les protestations des indépendantistes locaux, minoritaires mais fiers, a présenté du 4 au 18 juin une exposition de portraits photographiques de citoyens et de citoyennes en vue. La plupart de ces gloires locales sont d'illustres Inconnus, sauf les frères Van Houtte, importateurs de café, et des députés-ministres libéraux, dont Jérôme Choquette, ex-maire, en tenue décontractée, que son très digne successeur Jérôme Underberg est venu inaugurer.



LUDOVICA: le théâtre au service de l'histoire

Pendant que le tout Québec envahit les plaines à la recherche de l'exposition Rodin, le Musée de l'Amérique française, à deux pas du Château Frontenac, est sûrement vide et délaissé. Profitez-en pour courir visiter une exposition unique, Ludovica: histoires de Québec.

Ludovica était le nom que Champlain, en l'honneur de Louis XIII, aurait aimé donner à Québec qu'il voulait rendre digne des grandes villes européennes. Conçue par le dramaturge Michel Marc Bouchard, l'exposition Ludovica rappelle quelques dates marquantes et quelques anecdotes éloquentes de l'histoire de la ville de Québec. Mais à travers cette ville, c'est toute la société québécoise qui défile sous nos yeux.

Avec, pour seul guide, son casque d'écoute à infrarouges, le visiteur parcourt une salle parsemée d'objets significatifs et écoute des comédiens lui raconter les espoirs d'une fille du Roy en 1670, l'agonie d'un républicain américain venu annexer Québec et mourant de froid et de faim en 1775, les derniers mots d'une mère irlandaise léguant à ses enfants ses rêves de liberté en 1847, l'émerveillement de jeunes étudiants face à la découverte de l'électricité en 1880, la détresse d'un journaliste assistant à l'effondrement du pont de Québec en 1916, l'embarras d'un fonctionnaire ayant dérobé par erreur un document confidentiel lors de la conférence de Québec en 1943, et quoi d'autre encore. Au son des voix, notamment, de Paul Hébert, Josée Deschênes, Harry Stanjofski, Céline Bonnier, Jacques Leblanc, Cédric Noël, Marie Gignac et Robert Lepage, les personnages prennent vie, les confidences deviennent réalité et l'histoire se pare subitement d'un visage humain.

Les objets repères (surtout des vêtements) ne proviennent pas de collections, mais ont été créés par les sculpteurs Lalie Douglas, Carole Baillargeon et Daniel Castonguay. Ces œuvres, même si elles ne sont pas toutes également réussies, sont toutes évocatrices, ajoutant une lecture supplémentaire aux anecdotes auxquelles elles servent de décor. Ainsi le pont de Québec, plutôt que de lier les deux rives du fleuve, s'effondre à la verticale, symbolisant la chute d'un rêve. De même, le mannequin de la Dominion Corset dont l'un des pieds est transformé en confessionnal illustre l'opposition entre la religion et l'industrialisation.

Nous assistons enfin à la naissance d'une véritable histoire populaire de Québec. Michel Marc Bouchard réussit donc à l'aide des émotions, là où l'engoncé Jacques Lacoursière et le prévisible Gilles Carle avaient échoué. Le mariage du théâtre et de la sculpture apporte ainsi à l'histoire l'humanité qu'il lui manquait.

NADINE VINCENT

LUDOVICA: histoires de Québec
Musée de l'Amérique française, Québec
jusqu'au 20 septembre

Théâtre L'opéra qui nous distingue

On ne saurait trop recommander d'aller faire un tour cet été à l'Opéra Haskell, situé à mi-chemin entre les Cantons de l'Est et le Vermont, car on vous propose pour la saison d'été des spectacles de tous genres — opéras, opérettes, musique classique, jazz, blues, pièces de théâtre pour enfants. En prime, l'acoustique y est l'une des meilleures au Québec. Un aperçu du programme pour les semaines à venir: le Weathersfield Music Festival (12 juillet); le guitariste John Platania (25 juillet); l'Ensemble Arion (2 août); Musique Godspell (22 août). La saison se termine le 10 octobre avec l'ensemble I Musici de Montréal.

Pour la petite histoire, il faut savoir que l'Opéra Haskell est construit à cheval sur la frontière canado-américaine (à Stanstead au Québec et à Derby Line au Vermont). Inauguré en 1904, ce bâtiment fait se côtoyer sous le même toit une salle d'opéra et une bibliothèque publique. La scène de l'opéra se situe au Québec, tandis que la salle et l'entrée principale sont aux États-Unis. De même la bibliothèque Haskell est séparée par la frontière: tous les livres sont sur notre territoire, la porte seulement étant chez nos voisins américains.

Outre cette curiosité, la salle d'opéra est un vrai petit bijou. Imité de la salle du Boston Opera, maintenant disparu, l'Opéra Haskell offre une scène « à l'italienne » avec décors à panneaux latéraux et machinerie d'origine en bois. La salle est en parfait état de conservation. Plusieurs artistes, troupes de théâtre ou de danse sont montés sur les planches de l'Opéra Haskell depuis le début du siècle. On raconte même que les Beatles ont eu l'idée d'y faire un spectacle...

Pour plus d'informations sur la programmation complète, téléphoner au (802) 876-2020.

Si vous êtes dans la région, pourquoi n'iriez-vous pas dans un autre coin charmant, à North Hatley, voir une pièce de Georges Feydeau, Mais n'te promène donc pas toute nue! Ce vaudeville, mis en scène par Danielle Zana et interprété par le Théâtre du Soleil Levant, mérite d'être vu, car cette troupe s'est déjà fait remarquer par son répertoire classique qu'elle manie à merveille.

Du 8 au 31 juillet 1998 à 21h00
au Centre Montjoye (North Hatley)
Réservations: (819) 842-2411

HÉLÈNE VISENTIN

Blague cochonne

Si les érudits à la Richard Martineau prétendent que le français est une langue dans le formol, devrions-nous en conclure que celle que William Johnson veut faire reconnaître comme officielle au Québec baigne dans le vinaigre?

Exit final

Télé-Québec, ancienne télévision éducative recyclée en boîte à n'importe quoi, tente de mettre fin à ses jours. Après avoir enfilé échec par-dessus échec, elle mise désormais sur une nouvelle émission animée par le subtil voirien Richard Martineau et son petit camarade Billy-Bob-Benoît Durrissac pour achever d'abrutir ses téléspectateurs.

BRUTALEMENT DIRECT STERRAND

Le Couac
numéro d'août en vente
dès le 31 juillet!





Self-service

Après s'être fait un nom avec *Paul en Finlande*, Yann Martel tire un second coup percutant dans *Self*, roman d'apprentissage plus ou moins autobiographique, théâtral, baroque, aux métaphores somptueuses, aux métamorphoses renversantes. Le héros narrateur, comme l'auteur, est né en 1963 à Salamanque de parents étudiants qui deviendront bientôt diplomates. Il a été élevé et éduqué à Ottawa, au Costa-Rica, à Paris, puis de nouveau à Ottawa où il lut le *Hansard* et vit « le pouvoir ».

Self est un moi en plusieurs personnages. International, bilingue (est-ce « très canadien »?), plus tard bisexuel ou transexuel. Le je a une enfance multicolore, océanique, qu'il cultive comme une plante exotique, une fleur de serre, un fruit sauvage. Il vit dans ses maisons et sur la terre comme dans un jardin, une bibliothèque, un musée, une arche de Noé. Les meubles et appareils sont des animaux domestiques ou des bêtes fauves.

L'identité double, multiple, est l'axe central de *Self*: enfance dorée, acné juvénile, accident d'avion qui prive (et libère) l'adolescent de ses parents, explorations, initiations du riche héritier. Une nuit, au Portugal, cauchemar, amnésie, confusion, changement de sexe: « Franco-phone et femme, c'était le cœur de mon identité ». Nouveau passeport: « Dieu merci, j'ai un nom androgyne ». Premières règles à 18 ans.

Après l'atrocéole privée ontarienne digne des Jeunesses hitlériennes et du Ku Klux Klan, l'étudiant devenu étudiant se plaît beaucoup à l'Université Ellis de Roetown, « havre de tolérance », d'arbres et d'herbes, près des Grands Lacs. Études d'anthropologie, de philosophie et autres *liberal arts*. Voyages en Grèce, en Turquie, avec une amante plus maternelle que lesbienne.

Le 18 janvier 1989, catastrophe à Montréal en l'absence de l'amant Tito: viol de l'héroïne enceinte, chez elle, par un voisin. Les noms de Tito et de « bébé », puis les mots alternés de « douleur », « terreur », sont jetés, entre beaucoup de blancs et de pointillés, dans les colonnes de droite, à côté du récit. Le livre perd sa substance, son texte, comme la victime son sang, ses forces, sa confiance. Le roman se termine dans un déséquilibre abyssal.

Le français de *Self*, roman (très bien) traduit par Hélène Rioux, est réservé au caca, aux chansons à quelques gros mots, images, sentiments délicats, questions sexuelles, annonce (par la tante) du décès des parents. Même lorsqu'elle habitera le Plateau Mont-Royal, l'héroïne narratrice ajoutera au français (des enseignes) le volapuk, c'est-à-dire « un anglais fonctionnel, masqué, assaisonné d'une myriade d'accents ». Pouvant s'identifier à au moins trois groupes ethno-culturels et passer de l'un à l'autre, la *maudite Anglaise* ou *maudite Française*, artiste sans grand A, est « plus un caméléon qu'un hybride ». À voir, à lire.

LAURENT MAILHOT

Yann Martel, *Self* (roman traduit de l'anglais par Hélène Rioux), Montréal, XYZ, 1998.

Livres

La nuit finira

Je ne veux pas ennuyer le lecteur avec ma vie privée, mais comme j'ai commencé il y a quelques semaines la préparation de *Miracle à Memphis*, la suite d'Elvis Gratton, ma chronique de livres risque d'en prendre un coup. Vous me direz que ça changera pas grand chose. Je ne vous en voudrai pas.

La nuit finira de Henri Frenay est un livre remarquable — et je pèse mes mots — que m'a fait lire récemment mon ami Simard. C'est l'histoire au jour le jour de Combat, le plus important mouvement de la résistance à l'occupation nazie en France, racontée par son fondateur. Un livre d'histoire écrit sans grandiloquence et sans fioritures pseudo-littéraires. Un livre politique, tout simple, toujours juste et plein de pudeur. Un livre magnifique sur l'héroïsme quotidien et presque banal d'une poignée d'hommes et de femmes qui, contre toute sagesse politicienne et tout réalisme bourgeois, refusent la défaite et l'occupation de leur pays.

Ces résistants de la première heure se battent d'abord contre eux-mêmes, contre le défaitisme ambiant, l'écrasement collectif, l'acceptation béate du fait accompli, l'insignifiance de leurs moyens. Contre la peur aussi et l'isolement. L'air de rien, ce livre sans prétention

aucune devient une réflexion politique majeure. C'est presque un manuel, un précis d'organisation clandestine de résistance.

Un des éléments forts du livre, c'est la pensée absolument non-sectaire de Frenay. Pour lui, un objectif unique: la libération nationale. Frenay construit son mouvement en dehors des partis politiques du moment. Il refuse de se laisser piéger par les idéologies traditionnelles et les familles politiques opposées. Frenay recrute ses militants sur une seule base: le désir de se battre.

Les résistants de Combat viennent de tous les milieux, de toutes les classes, de toutes les tendances politiques. Page après page, envers et contre tous, Frenay revient sur l'unité la plus large possible: un seul but, la défaite de l'ennemi. Ainsi, il recrute des militaires de tous grades, des syndicalistes comme des hommes d'affaires, des ménagères comme des intellectuels, de simples manœuvres comme de grands industriels. Il recrute aussi bien des militants communistes qui refusent la politique anti nationale de neutralité du parti, que des curés catholiques. Il recrute même dans les milieux de l'extrême-droite dont les chefs préfèrent la défaite et l'occupation nazie à la menace de la gauche.

Ainsi un des hommes les plus remarquables du mouvement s'appelle Jacques Renouvin. C'est un ancien de l'Action française et des camelots du roi qui deviendra chef des groupes francs, l'organisation proprement militaire de Combat. Renouvin parcourt la France, en train, à vélo ou à pied avec sa petite valise. Dans celle-ci, un pyjama et des explosifs. C'est tout. Il prépare des milliers d'hommes à l'action armée. Arrêté par la Gestapo, Renouvin mourra en déportation comme des milliers d'autres résistants. Son appartenance ancienne à l'extrême-droite comptera bien peu pour ses bourreaux qui le torturent exactement de la même façon que s'il était socialiste, communiste ou trotskyste.

Frenay s'excuse souvent de raconter l'histoire de son mouvement à partir de son propre point de vue. Il sait bien l'injustice qu'il commet. Qui racontera l'histoire des milliers de combattants anonymes de son réseau? Lui-même. Après *La nuit finira*, Frenay écrira *Volontaires de la nuit*, l'histoire de quelques-uns de ces militants inconnus. Voilà un homme qui refuse de contempler son propre nombril, un homme pour qui la plume doit servir ses frères humains. C'est rare. Rare et précieux. Très précieux.

PIERRE FALARDEAU

Henri Frenay, *La nuit finira*, Paris, Robert Laffont, 1983.

Les grands penseurs de notre temps

Entrevue imaginaire (si peu) avec **Esther Delisle, Phd,** chercheuse, historienne et politologue

Esther Delisle Phd, dans l'introduction à votre nouveau livre, vous affirmez que de tous les courts textes qui le composent, plusieurs ont été refusés par les comités de rédaction de diverses revues scientifiques. Vous dites par exemple du texte intitulé « Le conte des deux statues » qu'il a été jugé comme un « tract » où « pullulaient les affirmations gratuites non fondées ».

C'est exact. Mais j'ai le bonheur d'avoir un éditeur qui, avant de publier, regarde plutôt du côté des ventes que des comités scientifiques. Mario Roy, responsable du cahier des livres de *La Presse*, a d'ailleurs donné raison à mon éditeur en m'octroyant la première page de son cahier et en m'accordant le plaisir de me gratifier de ses analyses si intelligentes. Et après tout, que m'importent les comités scientifiques quand je peux de toute façon continuer à manger du jello aux fraises à la Maison du Egg Roll en compagnie de Pierre Elliott Trudeau?

Professeure Delisle, dans votre livre (traduit en français par Madeleine Hébert) vous affirmez qu'un mouvement ultra-fasciste, la Garde de fer, répandait ses horreurs à partir de la ville de Québec en 1942.

Oui. Je peux assurer qu'il y avait au moins deux membres dans la Garde de fer, deux jeunes étudiants. Le premier s'appelait Raymond Chouinard et l'autre Lauréat Tardif. Le premier sera connu plus tard sous le nom de scène de Jacques Normand.

Mais, n'est-ce pas, il y avait aussi plusieurs autres membres de la Garde de fer. Nous n'en avons cependant pas la preuve. Dans mon livre, je parle entre autres du journaliste Olivar Asselin comme d'un membre de la Garde. Tout le monde sait qu'Asselin est mort en 1937, mais comme bien des morts célèbres, on avait eu la mauvaise idée de l'enterrer sur le dos. Or, la volonté d'agir de ces hommes d'action se maintient bien après qu'on les ait conduits à leur dernière demeure. Asselin s'est donc probablement mis à gratter. Et il est très certainement revenu à la surface durant la guerre, vers 1942. Tenez, c'est un peu la même chose pour Benito-Lionel Groulx-Hitler. Je ne serais pas étonnée que depuis sa mort en 1967, Groulx ait creusé de façon à se retrouver sous la statue de Maurice Duplessis à Québec, avec les vers de l'Union nationale.

Esther Delisle, chercheuse, ce n'est pas rien d'avoir aussi montré qu'André Laurendeau, durant la guerre, était en fait un nazi camouflé sous les traits d'un militant contre la conscription.

Pour être honnête, je n'ai guère de mérite dans ce cas précis. C'était l'évidence même, n'est-ce pas. Je me suis contentée de lire les écrits de Laurendeau, n'est-ce pas. Dans un de ses textes, il met un derrière l'autre les mots « national » et « socialiste ». Donc, il adhère au national-socialisme d'Hitler, cela est évident. Il suffit de lire ce qu'on veut comprendre pour le prouver.

Esther Delisle, historienne et politologue de renom, grâce à votre travail méticuleux vous avez aussi su débusquer des criminels de guerre réfugiés au Canada.

Oui. J'ai le mérite d'avoir découvert nombre de belles ordures dans quelques vieilles poubelles de l'histoire. Dans mes recherches, comme je l'ai affirmé à *The Gazette* le 13 juillet 1996, j'ai trouvé entre 20 et 200 criminels de guerre installés au Canada après la guerre. Cela donne une marge d'erreur de 90%. Je suis assez fière, est-il besoin de vous le dire, de pouvoir me montrer aussi précise.

Dans *Mythes, mémoire et mensonges*, je me suis cependant contentée d'identifier avec précision les collaborateurs auxquels Yves Lavertu avait déjà consacré un livre en 1994. Son travail m'a d'ailleurs été tout à fait inutile. J'ai tout trouvé moi-même. Je le jure sur la tête de Pierre Elliott Trudeau et de Jérôme Choquette.

En terminant, Frau Delisle, êtes-vous satisfaite de cet entretien imaginaire avec Le Couac?

Très. Cela m'a permis, n'est-ce pas, de voir que la gauche affichée de ce journal n'est qu'une façade derrière laquelle se profile l'horrible arraignée gorgée de sang qui sert de symbole au régime nazi. Et plus que tout, cela m'aura peut-être permis de faire vendre un livre aussi sérieux que moi.

PROPOS (PRESQUE) RECUEILLIS PAR LE COUAC

Esther Delisle, *Mythes, mémoire et mensonges. L'intelligentsia du Québec devant la tentation fasciste 1939-1960*, Montréal, Robert Davies éditeur, 1998.

Le carnet du cinéphile las

La subversion molle



Vous avez vu *The Truman Show*? Les scribouilleux de nos gazettes en ont vagi d'émotion et vous ne l'avez pas vu? Le barbu énervé et godelouté du *Voir* y a consacré son éditorial du 18 juin et vous l'avez ignoré? Ça serait-y que vous ne connaissez rien à la belle art? Allez vous laver les mains, tapez-vous l'intégrale de l'œuvre de cinéastes essentiels comme Michel Poulette et Charles Binamé et revenez lire cette chronique.

...

Hollywood produit régulièrement des films-phénomènes qui meublent pendant un certain temps les discussions de nos salons parce qu'ils s'inscrivent dans l'air du temps. Avec leur bon gros message humaniste et leur *look trendy*, ils tombent pile, séduisent la planète, mais c'est le genre de truc inoffensif qui vieillit dans le temps de le dire. Dans le genre humanisto-branqué, on a eu droit à E.T., *Forrest Gump*, *Dead Poets Society*, *Being There*, *Blade Runner*, et chaque fois, les uns ont applaudi à tout rompre tandis que les autres, pour se montrer intéressants, ont tenté d'en analyser le « message » en prenant la pose d'un lettré interviewé par Pivot. Ce type de grosse vue permet à tout le monde de se sentir intelligent pendant un mois ou deux, et ça gagne tout plein d'Oscars.

Vous connaissez sûrement l'anecdote de *The Truman Show*. Truman Burbank découvre, à trente ans, qu'il est un personnage de téléroman. Ceux qui l'entourent sont des acteurs, la ville est un décor. Disons-le: ça marche. Peter Weir et le scénariste Andrew Niccol ont imaginé toutes sortes de subterfuges habiles pour faire tenir jusqu'au bout ce récit qui se résume pourtant à pas grand-chose: ainsi, si Burbank ne quitte jamais l'île où il vit, c'est parce qu'il a une peur viscérale de l'eau, le « créateur » de l'émission ayant fait mourir son père par noyade devant lui lorsqu'il était enfant. À chaque fois qu'il tente de partir se produit un incident qui l'oblige à rebrousser chemin: catastrophe nucléaire, embouteillages, etc. De même, Weir réussit adroitement à passer d'un niveau de réalité (celui du téléroman) à l'autre (celui du film que nous regardons), sans aucune confusion ou ambiguïté, plaçant dans le cadre au moment voulu des caméras épiaut Truman pour indiquer que le contre-champ appartient au téléroman. Bref, le film se tient debout jusqu'à la fin.

Mais, en 1956, *Invasion of the Body Snatchers* de Don Siegel, par ailleurs repris deux fois en 78 et en 93, exploitait déjà cette idée d'un monde familier qui devient tout à coup étranger (quoique chez Siegel, les autres n'étaient pas des comédiens mais des extraterrestres ayant forme humaine). La télésérie britannique *The Prisoner* (67) empruntait la même veine paranoïaque, *Westworld* (73) également. Dans *Jurassic Park*, des individus vivaient parmi des dinosaures recréés artificiellement. De plus, chacun, me semble-t-il, a eu au moins une fois dans sa vie cette pensée qu'il pouvait n'être qu'une souris blanche observée dans un grand laboratoire. *The Truman Show* s'avère une chose professionnellement réalisée, avec adresse, certes, mais petite. Weir lui-même a déclaré que ce n'était qu'une comédie sans prétention; c'est peut-être les journalistes en mal de chef-d'œuvre instantané qui l'ont hissé au rang de « film à thèse divertissant, novateur et pas trop compliqué à comprendre, un must, quatre étoiles et demie, mais n'allez pas voir le Godard, c'est chiant et j'ai pas saisi le message ».

...

The Truman Show est avant tout un objet ludique. C'est une mécanique narrative bien huilée qui marche toute seule et s'enferme sur elle-même.

D'ailleurs, Weir prend stratégiquement soin de terminer le film au moment même où il pourrait devenir intéressant parce que plus politique. Dans le dernier plan, Truman pousse une porte qui le mènera hors de sa ville préfabriquée, mais le réalisateur s'arrête là, enchaînant avec le générique. Il ne nous montre pas ce à quoi ça ressemble dehors et comment le personnage négociera sa liberté quand il sera confronté au vrai monde.

Bref, on peut faire dire à peu près n'importe quoi à ce film. Certains le voient comme une dénonciation des médias et des *reality shows* (si vous voulez paraître futé, tournez une dénonciation des *reality shows*, c'est très à la mode depuis cinq ans), d'autres comme un éloge à la liberté. On pourrait aussi avancer que *The Truman Show* est une critique de la mondialisation, une attaque contre le conformisme hollywoodien, une fable biblique (l'idée du Dieu qui contrôle nos vies) et j'en passe... Il n'y a pas dans ce film de réel engagement, mais Peter Weir, crois-je (c'est la première fois que j'emploie « crois-je » dans un texte, vais-je enfin passer chez Pivot?), marque un point en amalgamant divers éléments populaires qui font de son long métrage un produit sûr de plaire: médias, comédie, mélodrame, caricature de l'*American way of life*, simulacre amusant de réalité, quête de l'identité, avec en plus un acteur extraordinaire dans un rôle de composition (Ed Harris, le « créateur » du *Truman Show*) et Jim Carrey, grimaceur au registre limité mais au physique inquiétant qui tente ici de nous refaire le coup de Tom Hanks, soit de se redonner une virginité dans un film « sérieux ».

Je vous jure que tout ça va remporter des tonnes d'Oscars. Les paris sont ouverts. Envoyez les chèques au Couac, on a besoin de fric.

MARCO DE BLOIS

Abonnez-vous au Couac!

C'est pour notre bien (Offre spéciale en page 4)



Plogue pour de Blois

Le numéro courant de la revue de cinéma *24 images* propose un dossier sur le cinéma engagé. (Engagez-vous qu'ils disaient...) Au menu: mini-dictionnaire de 50 films et une table ronde réunissant quelques cinéastes. Avec des textes de notre (fameux) collaborateur Marco de Blois. Aussi cinéphile mais moins las.



Crayon gras

XYZ Éditeur vient de gagner un autre prix littéraire, celui des lectrices de *Elle Québec*. Pas étonnant quand on sait que le dernier roman de Sergio Kokis est intitulé *L'Art du maquillage...*

Rina Lasnier

Rina Lasnier (1910-1997)
Rien que la poésie

LIBERTÉ 237

juin 1998
152 pages 6\$

En vente chez votre libraire